

Les mots en disent parfois plus long qu'un traité de sociologie. Petit détour par ces expressions et tics de langage qui révèlent nos singularités et nos bizarreries.

# AISHITERU, MOI NON PLUS

VARIATIONS FRANCO-NIPPONES  
SUR LE MÊME T'AIME

PAR AGATHE PARMENTIER ET CHRISTELLE GRANJA

Agathe Parmentier

Écrivaine. Auteure de *Calme comme une bombe* et *Pourquoi Tokyo ?* (Au Diable Vauvert). Vit au Japon depuis 2014.

Christelle Granja

Journaliste indépendante.

L'amour se passe de mots, entend-on parfois. Mais pas au Japon ni en France, en tout cas... Pour le meilleur et pour le pire. Car si les alphabets traduisent nos élans du cœur, ils fixent aussi nos échecs et carcans sentimentaux.

Comment expliquer qu'en français un simple je t'aime est bien plus fort qu'un je t'aime beaucoup ? Sur ce point, le japonais est plus méthodique : les sentiments s'expriment crescendo depuis le timide *suki* (好き) tu me plais, en passant par l'exalté *daisuki* (大好き) tu me plais beaucoup... beaucoup, jusqu'à l'emphatique, et rare, *aishiteru* (愛してる), je t'aime. Mais les deux pays s'accordent sur un point : pour exprimer son affection, rien de tel que l'usage d'un diminutif. Parce que tout ce qui est petit est mignon ! Si Muriel et Bruno, alias Mumu et Bubu, folâtrent à Lyon, Sayaka et Shinnosuke, alias Saya-chan et Shin-chan, roucoulent à Kyoto. Au Japon, le suffixe *chan* et ses variations, que l'on traduirait par « petit.e », ajoutent une touche enfantine. Dérangeant ? Peut-être, mais à ce jeu-là, la langue de Molière est encore plus déviante, puisqu'elle autorise l'usage du « bébé » entre « petits » amis... Au Japon, le « tu » se décline en une pluralité de nuances, selon la personne à laquelle on s'adresse. Ainsi, on pourra, à l'occasion, interpellier l'être cher du plus efficace *anata* (あなた) au légèrement condescendant *kimi* (君), et s'épancher avec émotion sur les qualités de sa *kanojo* (彼女), elle, ou de son *kareshi* (彼氏), lui. Jusqu'au jour, peut-être, où la personne aimée (*koibito*, 恋人) devient ce *fiancé* (フィアンセ), dont on vous épargne la traduction, ou accède au statut convoité de *konyakusha* (婚約者), littéralement : la personne à laquelle on a promis le mariage.

Nous y sommes. Au Japon comme ailleurs, les choses se corsent une fois les noces célébrées. Aux romantiques optimistes qui en doutaient encore, l'expression d'emploi à perpétuité, *eikyu shushoku* (永久就職), désignant la vie matrimoniale, se charge de rappeler la cruelle réalité... Las ! Et ce n'est que le début : les idéogrammes désignant l'époux consacrent la domination masculine : *goshujin* (ご主人) peut se traduire par maître, chef (de famille), ou propriétaire (d'un magasin). À l'inverse, ceux choisis pour nommer l'épouse relèvent du champ lexical de l'effacement et de la claustration : *okusan* (奥さん) que l'on traduira par Madame Intérieur, pas si éloignée de la femme au foyer, se trouvera ainsi limitée à la sphère privée. Mesdames, à vos fourneaux ! Si des variantes existent, elles vont dans le même sens : *yome* (嫁)

sera la femme de la maison, et *kanai* (家内) incarnera l'intérieur de la maison. Le sexisme a la vie dure ; son emprise sur les mots n'y est sans doute pas étrangère... L'expression *naijo no ko* (内助の功), le succès grâce à un soutien intérieur, qui rappelle l'importance du travail dans l'ombre de l'épouse pour favoriser la réussite professionnelle de son mari, en est une preuve de plus. Et quand Madame prend les rênes, on dira qu'elle porte la culotte à Paris, mais qu'elle s'assoit sur son époux à Tokyo, *Otto wo shiri ni shiku* (夫を尻に敷く). Radical !

La température monte, et Français et Japonais s'accordent : on parle de libido ou de *libido* (リビドー) ; de sexe ou de *sekkusu* (セックス). Bien que moins courante que *sekkusu*, l'expression *seikō* (性交) désigne l'union (交) du féminin et du masculin (性). De fait, l'association des deux kanjis ne laisse pas de place aux relations entre personnes du même sexe. Si le français est la langue de l'amour (puisqu'on vous le dit...) le japonais se l'est depuis longtemps approprié : à Tokyo, on aime raconter ses *romansu* (ロマンス, romance), et déjà, sous l'ère Showa (1926-1989), la jeunesse se rassemblait en *abekku* (アベック, avec), c'est-à-dire en « couple », pour avoir un *randebū* (ランデブー, rendez-vous). Mais il est un domaine où le japonais règne en maître : les onomatopées. Celles qui expriment les émotions sont légion. En France, c'est vrai, le cœur fait boum, les baisers font smack et le couple fait crac crac. Mais au pays du soleil levant, la gamme est infinie. Un *raburabu cappuru* (ラブラブカップル), c'est-à-dire un couple de tourtereaux love love, se bécotera en alternant entre *chinchin kamokamo* (ちんちんかもかも) et *icha icha* (いちゃいちゃ). Dans les extrêmes, un brin agaçants forcément, les amoureux *dérédéré* (でれでれ) se complaisent dans la mièvrerie tandis que, quand il est impossible de les décoller l'un de l'autre, ils en deviennent *bétabéta* (ベタベタ). *Get a room !*

Seraient-ce les prémices d'un possible bonheur conjugal ? *Oshidori fūfu* (おしどり夫婦), littéralement couple de canards mandarins, ces volatiles aux couleurs de l'arc-en-ciel si délicats qu'on les croirait peints, désignent les mariés heureux. On les imagine nager synchrones, caquetant de concert, quand le français se fait plus aérien : les « tourtereaux », sur leur petit nuage, finissent parfois par « convoler en juste noce », du latin *convolare*, voler ensemble. Joie ! Mais revenons à nos canards, l'amour est aveugle mais le mariage lui rend la vue et il semblerait que Monsieur Mandarin délaisse sa moitié après un an de parfaite harmonie... La mare devient marasme, l'*okusan* rétrocede au rang de *demodori* (でもどり), cette femme divorcée qui retourne vivre chez ses parents. Bizarre, bizarre, l'équivalent masculin n'existe pas. Au Levant comme ailleurs, les carcans et clichés linguistiques ont la peau dure. On vous l'avait dit : les histoires d'amour finissent mal... en général !